Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, incipit

Dans cette somme romanesque, le narrateur-personnage Bardamu, sorte d’anti-héros, s’engage dans l'expérience épouvantable de la [Première Guerre mondiale](http://www.evene.fr/tout/premiere-guerre-mondiale), sur le front et à l'arrière. Il migre ensuite dans les colonies africaines, puis aux [Etats-Unis](http://www.evene.fr/tout/etats-unis), avant d'ouvrir en banlieue parisienne un cabinet de médecine. Cette page présente le tout début du roman.

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin1 lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. « Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voiture, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... » Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là assis, ravis, à regarder les dames du café.

 Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré2 qui s’en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens ; et puis, de fil en aiguille, sur *Le Temps* où c’était écrit. « Tiens, voilà un maître journal, *Le Temps* ! » qu’il me taquine Arthur Ganate, à ce propos. « Y en a pas deux comme lui pour défendre la race française !

— Elle en a bien besoin la race française, vu qu’elle n’existe pas ! » que j’ai répondu moi pour montrer que j’étais documenté, et du tac au tac.

— Si donc ! qu’il y en a une ! Et une belle de race ! qu’il insistait lui, et même que c’est la plus belle race du monde et bien cocu qui s’en dédit ! » Et puis, le voilà parti à m’engueuler.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, Gallimard

1*. Carabin* : étudiant en médecine. 2. Raymond Poincaré, président de la République (1913-1920) et président du Conseil à trois reprises.

**Commentaire**

**(document que j'ai produit pour Nathan, tous droits protégés)**

**Introduction**

L’incipit d’un roman vise, en satisfaisant l’horizon d’attente du lecteur, à lui offrir des informations et à nouer l’intrigue. Celui du *Voyage au bout de la nuit* de Louis Ferdinand Céline, paru en 1932 présente un début bien particulier avec un monologue narratif reproduisant un dialogue entre deux amis à la terrasse d’un café parisien. En quoi cet incipit est-il original et paradoxal ? On verra comment Céline répond à la tradition du genre pour mieux la détourner et faire exploser les codes du roman, du langage et du monde.

**I. Un incipit paradoxal**

La première page du roman répond traditionnellement à l’horizon d’attente du lecteur. Celle de Céline apparaît d’emblée paradoxale.

1. **la délégation du récit à un narrateur à la 1° personne**

Elle débute *in medias res*. Le lecteur a l’impression de saisir des paroles au vol, celle d’un narrateur à la première personne, homodiégétique selon la terminologie de Gérard Genette.

Gagnez des points !

Utilisez le langage technique de la narratologie.

1. **Le refus de la description précise**

L’auteur refuse le procédé traditionnel de la description réaliste, aux antipodes des procédés balzaciens par exemple.

Gagnez des points !

Faites référence à l’histoire littéraire, à la tradition du roman.

 Ainsi le cadre spatio-temporel est-il à peine esquissé. En ce qui concerne les lieux, on comprend peu à peu que la scène se déroule dans un café place de Clichy à Paris. Aucun pittoresque n’est installé. En ce qui concerne le temps, l’allusion historique à Poincaré, président de la République de 1913 à 1920 et président du Conseil à trois reprises permet de situer ce qui n’est pas encore une intrigue aux alentours de la première guerre mondiale.

Les personnages ne sont pas plus caractérisés. Les deux qui apparaissent, Arthur Ganate et le Narrateur-personnage, n’ont pas droit à une véritable présentation physique, morale, sociale. On sait juste qu’ils sont « carabins », c’est-à-dire étudiants en médecine. C’est en fait par leur langage qu’ils se définissent.

**C. Pas de véritable intrigue**

L’auteur refuse également de nouer une intrigue. On voit juste, ou plutôt l’on entend, deux personnages qui se rencontrent et débattent : un anarchiste et un patriote-xénophobe. Ils tiennent une conversation de « café du commerce », des propos à bâtons rompus, multiplient les pronoms personnels ou impersonnels « on », « ça », « moi, je » , « ils » sans que l’on sache vraiment à quoi ils renvoient, se lancent dans des digressions, enfilent des lieux-communs.

Astuce !

L’interrogation sur les genres permet d’affiner le commentaire

**D. Le brouillage des genres et des discours**

Céline déroute encore son lecteur traditionnel en brouillant les genres et les discours. Écrit-il un roman ou une pièce de théâtre ?

Le texte présente en fait un monologue qui comprend à la fois dialogue et narration au présent qui actualise le propos et mime l’action par la parataxe :

« On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. »

Il travaille la dramatisation, la théâtralisation dans un dialogue lui-même théâtralisé au sein du discours du personnage-Narrateur.

La situation d’énonciation est elle aussi brouillée : Qui parle ? De qui ? De quoi ? La phrase qui inaugure le roman, « Ça a débuté comme ça », constitue comme une mise en abyme, avec la notion de commencement et le champ lexical de la parole : « Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler » ; mais à quoi renvoie « ça » ? Le « je » est divisé, se dissout dans le « on », est en fait fort peu sujet. Les ellipses, reproduisant le flux de la conversation et ses pauses, contribuent à brouiller un peu plus les discours.

Gagnez des points !

N’oubliez pas votre transition.

Céline, précurseur en cela du Nouveau Roman, fait donc exploser les codes, et dit ainsi, en visionnaire, l’explosion d’un monde.

**II. L’explosion des codes qui dit l’explosion d’un monde**

**A. Un projet esthétique de « table rase »**

L’auteur suggère dans cet incipit un projet esthétique de « table rase ». Il refuse le réalisme du xixe siècle, la description balzacienne, les personnages héroïques, la grandeur, le sublime, dans le Bien comme dans le Mal. Il met au contraire en scène la banalité quotidienne de personnages médiocres, avec parfois un sourire caustique, empreint d’ironie et de dérision :

« Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là assis, ravis, à regarder les dames du café ».

**B. L’explosion du langage**

Mais c’est surtout dans l’invention et l’explosion du langage que Céline innove et révolutionne la tradition romanesque. Il utilise, jouant sur le rythme, une syntaxe syncopée, relâchée, fautive :

« « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! »

« C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus ».

« qu’il me taquine Arthur Ganate, à ce propos »

Il use à l’envi d’un vocabulaire populaire, voire grossier :

« — Si donc ! qu’il y en a une ! Et une belle de race ! qu’il insistait lui, et même que c’est la plus belle race du monde et bien cocu qui s’en dédit ! » Et puis, le voilà parti à m’engueuler. »

Cette révolution célinienne fait donc entrer dans la littérature de façon provocante l’oralité et la crudité du langage. C’était déjà chez Zola mais seulement dans la les dialogues, dans la *parlure* des classes populaires. Le fait de laisser ainsi le narrateur s’emparer de cette langue a scandalisé les lecteurs de l’époque.

**C. qui préfigure l’explosion d’un monde**

 Cette explosion du langage n’est pas simple effet de style ou innovation gratuite. Elle est symbolique et préfiguratrice de l’explosion d’un monde.

Le texte insiste sur le vide, le « rien ».

« Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voiture, rien. »

D’une scène au réalisme banal, on vire ainsi vers le fantastique.

Les personnages critiquent la société et des valeurs, ce siècle de vitesse, de technologie, les notions de race et de patrie. Le Président Poincaré inaugure une exposition de petits chiens alors qu’on va vers la guerre et la fin d’un monde.

Conclusion

Ainsi cet incipit est-il paradoxal quand il refuse la tradition réaliste et méprise les attentes traditionnelles, quand il brouille les genres et les discours. En dynamitant les codes et les valeurs, en faisant entrer dans la littérature un langage puissant, provocateur, libéré, il dessine un monde vide, proche de l’apocalypse que va représenter la toute proche guerre de 14-18.